

Marco Libro

PURIFICATIO



www.marco-libro.fr

Marco Libro

PURIFICATIO

www.marco-libro.fr

Prologue

*Depuis des années, il se réveille en sursaut.
Trempe de sueur.*

Il suffoque. Il se masse la gorge, ouvre grand la bouche, essaye de calmer le rythme de sa respiration en inspirant et expirant longuement, plusieurs fois. C'est à l'orphelinat qu'il a appris à reprendre le contrôle de son corps, à dominer son émotion.

Il n'a pas encore ouvert les yeux.

C'est le même cauchemar depuis son enfance. Les flammes entourent l'enfant, veulent le dévorer. Étonnamment, il ne ressent pas de brûlure : seulement cet étouffement, ce manque d'air.

Il a la sensation de sombrer dans un gouffre infini, un cratère de feu. Il se sent être happé par une force contre laquelle il ne peut rien. Deux corps gisants alimentent les

flammes puis se mettent à tournoyer au-dessus de lui, en le désignant du doigt.

Vision d'Enfer.

Un homme, une femme. Il tend les bras, Il ne peut pas les sauver, être lui-même sauvé, il ne sait. Cette pensée est confuse.

Il continue sa descente en spirale vers le néant, accompagnée d'un sentiment d'abandon profond qui le désespère. Il pleure. Il veut crier mais aucun son ne sort de sa bouche.

Un rire sardonique, puissant et saccadé se répète dans un écho infini. Il protège ses oreilles de ses mains, pour ne plus rien entendre, en vain. La voix est à l'intérieur de lui et le poursuit, inflexiblement, quoi qu'il tente.

Le rire fait ensuite place à une voix d'enfant qui semble lui parler : « sauve-moi ! ».

Un personnage danse à travers les flammes, l'image est floue, il ne peut discerner les traits de son visage. Est-ce ce personnage qui riait ?

D'un coup, il est vivement arraché à cette interminable chute.

Le réveil est brutal, il est encore terrorisé.

Les Crozes

À Frontignan, le quartier des Crozes est un endroit calme à l'écart de la route principale qui coupe la ville sur toute sa longueur. Les villas qui s'accrochent à la pente du massif de la Gardiole dominant avec bienveillance les anciens salins abandonnés, leurs réseaux de canaux et de bassins où niche maintenant une faune diversifiée qui a reconquis les lieux. Au loin, entre étang et canal, quelques bâtisses résistent comme elles le peuvent à l'usure du temps, derniers vestiges de l'exploitation salinière abandonnée depuis quarante ans.

Quartier paisible, résidentiel, jusqu'à ce que...

Le brasier est ardent. Les flammes rougeoyantes fendent les fenêtres aux vitres explosées et viennent lécher le mur de la façade. Elles déchiquettent l'obscurité nocturne. Le contraste entre les ténèbres et l'éclat du feu confère une atmosphère surréaliste et oppressante à la scène. La chaleur rayonne jusqu'à une trentaine de mètres. Le feu est magnifique, impressionnant,

majestueux, presque irréel.

Il est deux heures du matin.

Il est calme, serein presque admiratif.

Au loin, sonnent les avertisseurs des véhicules de secours. Un voisin bienveillant a dû donner l'alerte. Dans quelques instants, la tranquillité du paisible quartier des Crozes sera perturbée par un remue-ménage inhabituel : les hurlements des sirènes des pompiers, les ronflements des moteurs, les aboiements du chef d'équipe chargé de mettre en marche pompes, tuyaux et lances, l'arrivée du SAMU, de la police, des curieux...

Pour Christophe Soubeyran, le chef du SDIS, le premier objectif est de sauver les gens dans leur logement, si c'est encore possible... Mais comment ? Les flammes passent à travers les tuiles et commencent à ronger la charpente. Il doit régner une chaleur infernale dans la villa, annihilant tout espoir de porter secours. Le feu mangeur de vie s'est mis à l'œuvre rapidement et a déjà dû en ravager l'intérieur. La décision de donner l'ordre de pénétrer dans le bâtiment n'est pas simple : il ne peut pas risquer la vie d'un sauveteur, celle d'un soldat, fût-il un soldat « du feu »... Et certains ont la tête brûlée ! Il faut attendre que l'eau fasse son office. Qui est là-dedans ? Interroger le voisinage...

Il s'est fondu dans la foule des badauds, restant discrètement en arrière.

Il se dit qu'ils arriveront hélas trop tard.

Sur la placette jouxtant le sinistre, une vingtaine de personnes arrivées en même temps que les premiers secours contemplent l'impressionnant spectacle de la villa de leurs voisins dévorée par la terrible fournaise. Par curiosité ? Pour

aider ? Pour se renseigner sur les dégâts ? Pour vérifier que l'incendie ne se propagera pas ? Le feu, de tout temps, a fasciné par sa terrifiante puissance : destructrice quand il est sauvage, bienfaitrice quand il est domestiqué. L'élégante danse macabre des flammes semble les magnétiser. Les femmes se rassurent en se tenant par le bras, en se serrant l'une contre l'autre. Les hommes, plus bravaches, le verbe haut, commentent la montée en puissance de l'embrasement, comme si le feu se nourrissait de sa propre force.

Ceci n'avait pas échappé au chef des opérations du SDIS qui avait déjà ordonné la fermeture de la conduite de gaz du secteur. Une poignée de secondes auront suffi à mettre en action les lances à eau. Pour d'évidentes raisons de sécurité, il fait reculer la foule d'une trentaine de mètres : inutile de risquer le sur-accident. Il se tourne vers les badauds.

– Savez-vous combien de personnes vivent dans cette maison ? demande-t-il à l'attroupement, d'une voix forte et assurée.

– Ce sont mes voisins les plus proches, un couple et trois enfants : huit, six et quatre ans, l'aîné est un garçon et suivent deux petites filles. Ils étaient là hier soir, répond Marie Gonzalez d'un ton inquiet, une grosse femme blonde aux cheveux longs, vêtue d'une robe de chambre rose bonbon.

– Les avez-vous vus sortir de leur maison ?

– Non ! Ils doivent encore y être, c'est horr...

Il ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase.

– Connaissez-vous cette maison ? Savez-vous où sont les chambres ?

– Mes propres enfants sont déjà allés jouer chez eux, je crois que toutes les chambres sont à l'étage.

– Merci.

Soubeyran retourne auprès de son groupe pour l'informer du probable drame qui se déroule sous leurs yeux. Le feu est si puissant qu'il interdit aux sauveteurs d'accéder dans la maison.

Soubeyran vérifie que tous les moyens d'extinction sont bien mis en œuvre. Dès que possible, il enverra une équipe à l'intérieur. Il aide à la mise en place des projecteurs qui vont bientôt éclairer la façade de la villa, tout en gardant un œil vigilant sur le déroulement des opérations.

À peine le déluge d'eau a-t-il réduit l'incendie que l'équipe d'exploration pénètre prudemment dans la villa. L'âcre odeur des cendres mouillées prend à la gorge. C'est un spectacle de désolation qui apparaît dans la lueur des lampes torches : meubles éventrés, structures métalliques tordues par la chaleur, portes calcinées, vaisselle cassée, faux plafonds partiellement écroulés. Soubeyran suit la progression de son équipe par liaison radio.

– RAS au rez-de-chaussée dit une voix féminine. L'escalier en béton a résisté, nous allons à l'étage.

– Veillez sur vous, Charlotte, la toiture a été endommagée et pourrait menacer de s'écrouler par endroits.

– OK ! bien reçu !

Soubeyran plisse ses paupières malgré lui, marque d'une tension visible. Une telle expédition n'est pas sans danger pour son équipe : un plafond qui s'écroule, une poutre qui tombe, un sol qui se dérobe sont monnaie courante dans une telle configuration. La voix féminine reprend :

– C'est un désastre ici. On est sur le palier du premier étage, deux corps mi-calcinés gisent devant ce qui reste des portes de deux pièces, probablement les chambres des enfants. Des débris obstruent le passage. On va progresser lentement. Je prends quelques photos.

À l'extérieur, arrivent simultanément un véhicule de police nationale dont les occupants sont deux femmes, l'une brune et l'autre blonde ainsi qu'une équipe de quatre personnes qui enfilent leur combinaison blanche : les techniciens de la Police Technique et Scientifique. Après un conciliabule avec

Christophe Soubeyran, ces derniers visiteurs se rendent à l'intérieur de la maison.

L'exploration de la villa terminée et les premières constatations faites, il est possible de procéder à l'évacuation des victimes.

– Vous pouvez envoyer les civières avec les housses mortuaires, cinq, hélas.

– Merci Charlotte, je vous envoie des renforts, répond Soubeyran.

– Et de la lumière aussi. On est comme dans le brouillard ici. Ça fume encore par endroits.

Un premier sac mortuaire est déposé sur le sol, hors de la villa. Quelques cris d'épouvante étouffés. Sur la placette, les commentaires se font plus discrets : un murmure plus sourd, plus lourd, s'installe.

– C'est un grand linceul, dit une femme, la gorge serrée.

– Mon Dieu, c'est épouvantable, quelle atrocité ! murmure une autre observatrice de la macabre scène. Et les enfants dans tout ça ?

Est-ce l'attrait pour la morbidité ? Le désir d'être les premiers informés ? La nécessité de se confronter au malheur des autres pour se rassurer sur son propre sort ? Bien que terrifiés par ce qu'ils voient, aucun des spectateurs ne veut quitter l'effroyable spectacle.

Une personne se fraye un chemin vers ce sinistre théâtre de la mort, bravant l'interdiction d'approcher du chef des secours. Il porte une longue barbe tressée. Ses cheveux poivre et sel sont attachés en queue de cheval. Il tient un appareil photo dans sa main gauche. Il prend des clichés de la villa dévastée, d'autres de la foule, puis rejoint Soubeyran en brandissant une carte. Il ne lui est pas ordonné de retourner dans l'attroupement.

À cette distance, personne ne peut entendre ce que les deux hommes se disent. Tout sera probablement dans le Midi Libre du lendemain.

Ce n'est qu'après avoir constaté que cinq sacs mortuaires sont alignés sur la pelouse devant la maison qu'il s'éclipse, non sans s'être signé. Il retourne à sa voiture, une vieille 206 de couleur blanche qu'il a laissée à trois cents mètres. Après avoir refermé la portière sur lui, Il se met dans une position agenouillée, les fesses calées sur le siège, les coudes en appui sur le volant, les mains jointes, le menton posé sur l'extrémité de ses doigts. Il prend une profonde inspiration, ferme les yeux et relève la tête vers le ciel. Il prie.

« Ut fiat voluntas Dei. »

Il sombre dans une semi-réalité, porté par ses pensées, hors de l'instant et du lieu présents. Plus rien autour de lui ne semble avoir d'existence. Une étrange torpeur l'envahit. Il s'endort, porté par ses songes.

Cinq heures du matin.

La placette se vide de ses visiteurs. La cohorte des secours repart silencieusement, contrairement à son arrivée : pas un éclat de voix, pas un claquement de portière, pas un ronflement de moteur au démarrage, pas une sirène tonitruante. Chacun se déplace lentement, la mine défaite, le cœur accablé, l'âme désabusée par ce questionnement sans réponse : « Pourquoi ? Pourquoi les enfants, aussi ? » Tous les visiteurs du voisinage sont également rentrés chez eux en une procession spontanée, tête basse, le pas lent, affligés par le malheur d'êtres proches. De la villa, il ne reste plus qu'une construction délabrée dont la lueur parcimonieuse des réverbères éclaire les linteaux des ouvertures noircis. Protégées par un dérisoire ruban de sécurité interdisant l'accès au lieu, quatre personnes revêtues d'une combinaison blanche s'affairent encore autour et dans la

maison : l'équipe de Mathilde Simon, chargée d'apporter son expertise technique et scientifique à l'enquête qui permettra de déterminer les circonstances exactes de la catastrophe.

Il se réveille en sueur, comme si les cris de son rêve l'avaient tiré de son sommeil. « Les enfants... l'enfant terrorisé. L'enfant happé par les flammes... Le sauveur... ». Tout s'embrouille dans son esprit et reste flou durant la semi-conscience du réveil. En quelques minutes, il reprend pied avec la réalité, avec son environnement proche et avec son corps aux membres ankylosés.

Il s'extrait de sa voiture, fait quelques pas pour se délasser les jambes en contemplant les alentours, s'étire furtivement puis remonte dans l'habitacle, accroche sa ceinture de sécurité et démarre.

Dans le Midi Libre du lendemain :

« Mortel incendie aux Crozes.

Le SDIS de Frontignan a été durement mis à l'épreuve, hier soir dans le quartier des Crozes où une villa située Place Maximilien de Béthune s'est embrasée.

L'alerte a été donnée vers deux heures du matin. En quelques minutes, ce sont plus de quatre-vingts appels qui ont été reçus par le 18.

La villa, à flanc de coteau, est construite sur trois niveaux. Elle est visible depuis la route nationale, ce qui explique le grand nombre d'appels.

D'après les premiers témoignages, une explosion a été entendue vers deux heures moins cinq et le feu s'est immédiatement propagé à l'intérieur de toute la maison, annihilant tout espoir d'évacuation des occupants.

Le bilan est très lourd. La famille Léonardi-Martino, discrète et estimée du voisinage, a été décimée. Les parents

Fédérica, Giovanni et leurs trois enfants Matteo, Clara et Claudia n'ont pas pu échapper aux flammes, tant le feu s'est propagé rapidement dans la maison.

Tout laisse à penser qu'une fuite de gaz serait à l'origine de l'incendie. Les pompiers ont procédé immédiatement à la mise en sécurité des abords du sinistre et à la fermeture de la livraison de gaz de ville. Celle-ci devrait être rétablie sitôt que toutes les conditions de sécurité seront remplies dans le quartier.

Dans la nuit, une équipe de techniciens de la Police Scientifique et Technique est intervenue pour déterminer la cause de ce terrible drame. À l'heure où nous mettons sous presse, nous ne sommes pas en mesure de communiquer les résultats de l'expertise.

La rédaction du journal s'associe à la peine de la famille et de ses proches. »

Marc Fanjeaux (1)

La lecture de l'article du Midi Libre étourdit Marc Fanjeaux. Un terrible questionnement s'installe en lui. Il a un mauvais pressentiment. Il y a deux mois, s'est produite l'explosion de la station-service de Lyon qui a causé la mort de Patrick Belvis. Aujourd'hui la famille Léonardi-Martino est décimée. Ce sont des coïncidences troublantes. Certes, ces gens ne sont pas directement de sa famille, mais ils partagent tant ensemble et ils avaient encore tant à faire. Et cette errance qui va encore s'installer.

Il faut qu'il se rende à Marseille de toute urgence. Il doit en parler avec son ami Étienne de Combel, mais la prudence s'impose : ne pas utiliser le téléphone ni les messageries électroniques, ni même le courrier postal. Peut-être est-il surveillé ? Peut-être sont-ils surveillés ? Tout doit se passer dans la plus grande discrétion. "On n'est jamais trop prudent."

Police (1)

Le Commandant de police Brice Chalamond lisse sa moustache, adossé confortablement à son fauteuil de bureau en cuir noir. Ce geste involontaire signe sa perplexité. Il lit les comptes rendus d'enquête de voisinage, celui de Mathilde Simon, ingénieur à la PTS3 et de Patrice Duquesnoy, médecin légiste. Les témoins sont formels : ceux qui ne dormaient pas encore ont entendu comme un souffle d'une grande intensité, comparable à une explosion, suivi presque instantanément de bruits de vitres qui éclatent. Pourtant, rien d'anormal n'a été signalé dans les moments précédant l'incendie. Tout était parfaitement calme dans le quartier.

Le rapport de la PTS établit que le feu s'est propagé quasi instantanément dans toute la maison, ce qui confirme le bruit du souffle entendu. L'hypothèse d'un incendie lié au gaz est donc retenue, cependant aucune fuite n'a été relevée sur l'installation. Certes, un des robinets de la gazinière était en position ouverte. Un des occupants aurait-il oublié de le refermer ? Mais ces appareils sont maintenant dotés d'une sécurité qui coupe

l'arrivée de gaz au brûleur, s'il n'y a pas de flamme. L'expertise de la chaudière de la maison, servant aussi à la production d'eau chaude et fonctionnant également au gaz, n'a révélé strictement aucune anomalie.

Les relevés d'empreintes sur ce qui n'a pas été carbonisé ne révèlent l'utilisation de la maison que par les mêmes personnes. À l'extérieur, aucune trace suspecte n'a été trouvée, ce qui laisse à penser qu'il est peu vraisemblable que quelqu'un ait pénétré dans la villa.

Les analyses des prélèvements de sol et de cendres n'ont conclu à aucune présence d'hydrocarbure qui aurait pu être utilisé pour constituer un apport d'énergie initial.

D'après le rapport du médecin légiste, l'origine de la mort des cinq personnes est liée à l'inhalation de fumées toxiques. Les corps ont été brûlés au-delà du troisième degré : les tissus musculaires ont été atteints, profondément carbonisés pour certaines victimes.

Toutes les portes et fenêtres étaient verrouillées.

« Rien de suspect, c'est suspect » se dit Brice Chalamond.

Brice Chalamond, la cinquantaine bien avancée, a tout de l'image que l'on se fait du bon vivant. C'est un colosse d'un mètre quatre-vingt-quinze pour cent trente-cinq kilos. Les joues rebondies et légèrement couperosées ; le nez camard aux capillaires dilatés ; les moustaches gris acier fournies et soignées, presque staliniennes, surplombant une barbe de huit jours ; les cheveux clairsemés, le regard bleu marin direct et perçant, une voix de stentor. Cet amateur de bonne chair ne se départit jamais d'une superbe montre à gousset : un "régulateur" des Chemins de Fer Français qu'il tient de son grand-père, ancien chef de train à vapeur – affirme-t-il à qui veut l'entendre – qu'il glisse dans la poche de son indissociable gilet sans manche en velours de teinte noisette.

Il examine attentivement les premiers clichés qui ont été pris dans les décombres encore fumants, ceux pris par Charlotte Calmette, pompier du SDIS et ceux la PTS. Il les passe en revue comme les cartes d'un jeu, tenues en éventail : l'extérieur de la maison, la cuisine, la salle à manger, le salon, le cellier, l'escalier, la chambre des parents, celles des enfants, les cadavres brûlés de Matteo de Clara et de Claudia, de cet homme, de cette femme portant encore une chaîne autour du cou, toutes ces chairs martyrisées par le feu. « Quel gâchis », pense-t-il. C'est avec écœurement, d'un geste désabusé, qu'il jette sur son bureau la série de photos dont l'observation ne lui a rien apporté. Il se met à murmurer : « Bien des éléments restent sans réponse. Si fuite de gaz il y a eu, quelle est son origine alors que l'installation semble en bon état ? Il n'y a pas de bonbonne de gaz, ni dans la maison, ni à l'extérieur. C'est une première chose à éclaircir. Deuxième point : qu'est-ce qui a provoqué l'étincelle, l'embrasement ? L'allumage d'un appareil électrique défectueux ?

Autre question : y aurait-il eu une volonté de suicide ? Auquel cas, un des occupants, un adulte, aurait ouvert le gaz de la cuisinière et l'aurait maintenu ouvert suffisamment longtemps pour arriver à la limite d'explosivité, puis serait remonté et aurait provoqué l'explosion d'en haut ? D'après le rapport que lui a communiqué Soubeyran, les deux adultes ont été retrouvés devant la porte de la chambre des enfants, ce qui signifie qu'ils ont certainement voulu leur porter secours, leur dernier geste d'amour parental éperdu. Ceci exclut la thèse du suicide car le désespéré qui met fin à sa vie et qui a décidé d'emporter sa famille avec lui ne va pas porter secours au dernier moment. Généralement il trucidé ses proches puis met fin à ses jours. Dans ce cas de figure, il serait alors resté devant la source du gaz et se serait fait exploser sans remonter. Et vu l'ampleur de l'explosion, il doit s'agir d'une grande quantité de gaz. D'après le rapport de la PTS, la limite d'explosivité du méthane est au-

delà de 4,4 % d'un volume d'air donné. Une maison de 75 m² sur trois étages a un volume de 540 m³. En comptant 180 m³ par niveau, il faudrait environ 8 m³ soit 8 000 litres de méthane pour un niveau. Un compteur standard délivre 6 000 litres par heure... Je ne vois pas mon désespéré attendre plus d'une heure en appuyant sur les boutons de la gazinière et du four, remonter à l'étage, allumer le feu, avec quoi ? Une allumette, un briquet ? Rien de ceci n'a été retrouvé auprès des victimes. Certes, l'eau a bien délavé le sol et certainement effacé pas mal de traces. Tout cela ne tient pas la route. Je crois que l'on peut écarter la thèse du suicide.

Restent l'hypothèse accidentelle et l'hypothèse criminelle. J'ai des doutes et je n'aime pas ça, les doutes. Cinq personnes dont trois enfants ont laissé leur vie dans cet incendie, il faut élucider ce drame et c'est à moi de le faire. »

La sonnerie de son portable retentit, le sortant de sa réflexion : la commissaire Élisabeth Dessiriez vient aux nouvelles.

– Alors Chalamond, où en est-on ?

– J'ai reçu et lu tous les rapports, vu et revu toutes les photos.

– Plus en détail ?

– Rien ne permet d'établir que l'incendie soit criminel...

– C'est une bonne nouvelle, non ? On classe.

– Mais rien ne permet d'établir que l'incendie n'est pas criminel. Je suis dans le questionnement et je n'aime pas ça. Il est encore trop tôt pour que je puisse me prononcer. Il va falloir que je fouille plus loin.

– D'accord, mais faites vite, vous savez que nous n'avons pas que cela à traiter, le ministère veut des résul...

– JE SAIS ce qu'il veut... des stats, des quotas, mais dans le cas présent, ce sont des êtres humains qui ont grillé ! ou qui se sont peut-être faits griller ! à vif ! Pire que des poulets ! Des enfants, bon sang de bonsoir ! Ce ne sont pas des chiffres !

s'emporte vivement le commandant.

– Je sais cela aussi, Chalamond. répond la commissaire d'un ton qui se veut apaisant. Fin de la conversation.

Elle raccroche.

Lorsque le ton monte avec Brice Chalamond, il vaut mieux éluder, ce que fait Élisabeth Dessiriez, pourtant sa supérieure hiérarchique. Il était en place depuis cinq années avant son arrivée et elle est sa cadette de dix ans. Une forme respectueuse de droit d'aînesse s'est installée entre le vieux flicard expérimenté et elle, la jeune fonctionnaire de police ambitieuse. Elle reviendra à la charge plus tard. Elle sait qu'avec lui, il vaut mieux éviter la confrontation directe, cela n'apporterait strictement rien, ni à l'un, ni à l'autre, ni à l'enquête. Si elle lâche du lest aujourd'hui ce sera pour mieux reprendre la main plus tard. Elle connaît aussi sa sensibilité, un peu de sa vie et se dit que, depuis le début de cette affaire, Brice Chalamond n'a sûrement pas cessé de penser aux trois petits-enfants de huit, six et quatre ans qui lui restent et qui ont exactement du même âge que les trois petits qui ont péri dans les flammes. Cette pensée lui fait froid dans le dos.

...

Du même auteur

en 2009

L'homme du Canal ou le Nettoyage Hongrois
roman policier.
(réédité en 2015)

en 2011

Treize Lunes de Sang
thriller.

en 2012

Fric-Frac à Frontignan
nouvelle.

en 2013

OMERTA69
roman policier.

en 2015

Média Motus
roman policier.

en 2016

TRAUMA3
thriller.

en 2018

PURIFICATIO
roman policier.

<http://www.marco-libro.fr>

Marco Libro
Auteur Indépendant
34110 FRONTIGNAN
courriel : marco.libro@marco-libro.fr
<http://www.marco-libro.fr>

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2e et 3e alinéas), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite" (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.